

Extraits de « Les flammes de l'amour de Jésus »

Le secret de toute sainteté consiste simplement à se vaincre soi-même en toutes choses, non pas pour plaire à la créature, mais uniquement pour l'amour de Dieu. (Introduction).

N'oubliez jamais que la sainteté consiste proprement dans la destruction des vices, et nullement dans les consolations spirituelles. Souffrez pour Dieu, agissez pour Dieu, faites en toutes choses la volonté de Dieu : voilà le véritable amour. (Introduction).

L'homme est un enfant de Colère ; il naît dans l'inimitié de Dieu et dans l'impossibilité de faire de son propre fond aucune œuvre qui puisse être agréable à ce Dieu saint, qui ne peut prendre plaisir aux services de ses ennemis.

« Ô homme ! s'écrie saint Bernard, reconnais donc la dignité et la noblesse de ton âme. Cette âme que tu traînes dans la boue, cette âme que tu sacrifies à ton corps, sais-tu combien Dieu l'a estimée ? sais-tu qu'elle vaut plus que le monde entier ? si tu l'ignores, apprend que ton Dieu a sacrifié sa vie pour l'amour d'elle, et que jamais il ne l'eût sacrifiée pour l'univers entier, ni même pour mille univers ». Comprends maintenant combien tu es coupable lorsque tu la souilles par le péché.

Vivre pour Jésus, c'est accomplir en tout sa sainte volonté, c'est se renoncer continuellement soi-même, c'est se faire violence à tous les instants, c'est porter sa croix avec soumission et amour. Vivre pour Jésus, c'est prier sans cesse, c'est remplir exactement tous les devoirs de son état, se mortifier sans relâche, s'exercer à la pratique de l'humilité, de la chasteté, de la charité envers le prochain, de la douceur, du recueillement intérieur. Vivre pour Jésus, c'est pleurer les désordres et les péchés de sa vie passée, c'est se détacher de toutes les choses créées, c'est soupirer après le bonheur du Ciel.

Soyons fidèles à tous les devoirs de l'état où la Providence nous a placés ; et quand, pour l'amour de Jésus, nous les aurons tous remplis exactement, désirons alors de pouvoir en faire davantage, afin de lui plaire davantage. Voilà le véritable désir ; souvent, aux yeux de Dieu, il a le mérite de l'action même.

Où, Seigneur, quand les hommes vous verront descendre sur la terre pour leur amour, les montagnes s'aplaniront, c'est-à-dire les hommes vaincront, pour vous servir, toutes les difficultés, tous les obstacles qui auparavant leur paraissaient comme des montagnes inaccessibles ; les eaux bouillonneront, c'est-à-dire les âmes les plus froides se sentiront, à la vue d'un Dieu fait homme, comme embrasées du feu de votre amour.

« Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif » dit le Sage. Si dont vous avez cette faim et cette soif de votre avancement spirituel, réjouissez-vous : c'est un signe évident que Dieu fait son séjour dans votre âme ; c'est lui qui cause cette faim et cette soif.

Soyez humble, c'est-à-dire, faites tout ce qu'il faut pour le devenir, et abandonnez-vous ensuite avec une entière confiance au Cœur de Jésus.

Vous êtes venu sur la terre afin de régner par l'amour dans nos cœurs.

Apprend donc à obéir, homme mortel ; cendre et poussière, apprends à te soumettre, apprends à faire ce que l'on te commande... rougis de honte, cendre orgueilleuse ! ton Dieu s'abaisse, et tu oses t'élever ! ton Dieu se soumet aux hommes, et tu nourris dans ton cœur l'insensé désir de dominer ! tu veux être à la tête des autres ! tu te préfères à ton Créateur ! oui, sache-le-bien, toutes les fois que tu as le désir de dominer tes frères, tu t'estimes plus que Dieu, et tu cherches à usurper ses droits... O chrétien ! si, homme mortel que tu es, tu trouves indigne de toi d'imiter ton semblable, assurément il ne sera pas honteux pour toi de marcher sur les traces de ton Créateur. Si tu ne peux le suivre jusqu'où il s'est élevé, va du moins après lui jusqu'où il est descendu. »

Heureux celui qui marchera avec fidélité dans la voie de l'obéissance à autrui.

L'obéissance, dit Salomon, est bien meilleure que les sacrifices : car elle sacrifie à Dieu notre propre volonté, incomparablement plus précieuse à ses yeux que la chair des animaux qu'on lui immole. L'obéissance est une victoire que l'on remporte sur soi-même, et il n'est pas de triomphe plus glorieux pour un homme que de soumettre sa volonté à celle d'un homme comme lui.

Je suis pauvre, j'ai besoin de tout, et ma misère est si grande, que de moi-même je ne puis vouloir le bien ni exécuter mes bons désirs, si vous ne venez à mon secours.

Une mère, dit un pieux auteur, connaît parfaitement les besoins de son fils ; elle veut néanmoins qu'il les lui déclare. Ce n'est pas seulement afin qu'il reconnaisse son autorité : c'est encore plus pour avoir le plaisir de l'entendre bégayer ses désirs, de le voir témoigner sa confiance : c'est pour exciter et pour nourrir sa reconnaissance par la facilité qu'elle montre à condescendre à ses volontés. Elle l'aime, et elle veut en être aimée : voilà ses motifs, qui sont aussi ceux de Dieu, lorsqu'il exige que nous lui exposions nos besoins, qu'il connaît mieux que nous-mêmes.

Il y avait un homme malade nommé Lazare, qui était au bourg de Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe sa sœur... Ses sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : Seigneur, celui que vous aimez est malade. — Excellente manière de prier ! dit Bossuet après les saints Pères ; sans rien demander, on expose à celui qui aime le besoin de son ami. Prions ainsi : soyons persuadés que Jésus nous

aime ; présentons-nous à lui comme des malades, sans rien dire, sans rien demander. Prions ainsi pour nous-mêmes ; prions ainsi pour les autres. C'est une manière de prier des plus excellentes.

Jésus-Christ, comme Dieu, a aimé les hommes de toute éternité ; comme homme, il les a aimés dans le temps, et dès l'instant de sa conception, de cet amour surnaturel de charité qui a Dieu seul pour motif et pour fin. On n'ignore pas qu'il a eu ces deux sortes d'amour pour Marthe, pour sa sœur Marie et pour leur frère Lazare ; et cela avec la prédilection qu'il a pour les saints et pour les prédestinés. Mais, comme homme, il a pu avoir, et il a eu en effet encore d'autres amours : amour naturel, fondé sur la parenté, la familiarité, la sympathie, etc. : amour d'estime et de complaisance, fondé sur les inclinations honnêtes et les mœurs vertueuses ; amour de reconnaissance, fondé sur l'attachement qu'on lui témoignait et sur les services qu'on lui rendait.

Aimer Dieu, c'est avoir horreur du péché, c'est observer fidèlement sa sainte loi, n'avoir d'autre volonté que la sienne. Aimer Dieu, c'est aimer ce que J-C a aimé : la chasteté, les humiliations, les souffrances ; c'est haïr ce que J-C a haï, le monde, la vanité, nos passions. Peut-on croire qu'on aime un Dieu auquel on ne voudrait pas ressembler ? aimer Dieu, c'est s'entretenir volontiers avec lui, c'est désirer d'aller à lui, c'est soupirer et languir après lui. Oh ! le faux amour que celui qui ne se soucie pas de voir ce qu'il aime ! demandez donc sans cesse à Dieu, aujourd'hui et toujours, la grâce de son saint amour, et dites-lui : Seigneur, que je vous aime, et que je vous prouve mon amour par mes œuvres !

Un seul péché mérite, comme le dit Tertullien, d'être pleuré éternellement. Combien donc, ne devez-vous pas pleurer tous ceux que vous avez commis depuis que vous êtes au monde ? passez du moins toute cette journée dans les saints exercices de la pénitence ; refusez à vos sens les petites satisfactions que vous pouvez leur accorder sans péché ; redoublez de ferveur dans vos exercices de piété ; efforcez-vous de vivre dans un grand recueillement intérieur. Rappelez souvent à votre mémoire, d'un côté la multitude de vos fautes, afin de les détester et d'en demander pardon ; d'un autre côté, le nombre presque infini des bienfaits de Dieu à votre égard, afin de l'en remercier et de vous exciter à la reconnaissance et à l'amour. Si vous êtes riches, faites quelque aumône aux pauvres, surtout aux pauvres malades ; si vous êtes pauvres vous-mêmes, faites un bon acte de résignation à la volonté de Dieu. Par esprit de pénitence et de mortification, parlez peu et à voix plus basse qu'à l'ordinaire ; montrez-vous plus doux, plus affable, plus obligeant encore que de coutume ; vivez plus retiré, et même évitez de rendre aucune visite que la charité ne commanderait pas. Supportez en paix et sans vous plaindre les fatigues de votre profession, les maladies, les injures, les duretés, les mauvais traitements dont vous pourriez être l'objet. Pour vous encourager, dites-vous souvent à vous-mêmes : que sont ces souffrances en comparaison des souffrances éternelles de l'enfer, que j'ai tant de fois méritées ? ah ! je suis trop heureux de pouvoir encore acheter le ciel à si peu de frais. Si l'on vous outrage ou qu'on vous méprise, et que vous sentiez votre orgueil se soulever, hâtez-vous de vous rappeler la présence de Dieu, et dites-lui : mon Dieu, j'accepte cet affront en esprit de pénitence et pour l'amour de vous. Mettez-vous

ensuite dans le plus grand calme : par là, vous ferez à Dieu un sacrifice qu'il ne méprise jamais, je veux dire le sacrifice d'un cœur repentant et humilié.

Je suis venu pour jeter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume ? o enfants d'Adam, l'avez-vous entendue, cette parole de votre Dieu : je suis venu jeter sur la terre le feu de mon amour, et mon plus ardent désir est de le voir s'allumer dans le cœur de tous les hommes ?...

Jésus a le désir immense de posséder notre cœur afin de le rendre heureux.

Contractez la sainte habitude de faire ce qu'on appelle la communion spirituelle : elle consiste à désirer de recevoir Jésus-Christ dans son cœur, et à s'entretenir familièrement avec lui, comme si réellement on l'avait reçu. De très abondantes grâces sont attachées à cette pratique extrêmement simple et facile. On peut réitérer la communion spirituelle aussi souvent qu'on le désire dans le cours de la journée.

Mon âme est triste jusqu'à la mort. Ce qui causait surtout cette profonde tristesse de Jésus, c'est qu'il voyait l'inutilité de ses travaux, de ses souffrances et de sa mort pour la plus grande partie des hommes. Déjà une multitude infinie d'entre eux brûlait dans les entres, quoique d'avance on leur eût appliqué les fruits de sa mort ; il prévoyait que beaucoup d'autres hommes, dans le christianisme même, avec tant de grâces, ne laisseraient pas de se perdre encore. Il voyait que le nombre des élus serait le plus petit ; qu'on le servirait en esclaves ; qu'après tant de marques d'amour, on l'offenserait encore ; qu'on ne ferait, pour le servir, que juste ce qui est de commandement et par la simple crainte de se damner : il voyait tout cela, et, comme malgré lui, il tombait dans l'abattement.

C'est auprès de vous que je veux aller me consoler. Vous êtes mon maître et mon meilleur ami.

Ne confondez pas une sage fermeté avec l'aigreur et la dureté.

Parlons encore aujourd'hui de la douceur. Ce qui la constitue essentiellement, c'est la patience à supporter les mépris et les humiliations. Le plus grand nombre, dit saint François d'Assise, font constituer leur sainteté dans la récitation de nombreuses prières, dans la mortification de leurs sens, mais ne savent pas endurer une parole outrageante ; ils ne comprennent pas qu'une âme aura plus de mérite à supporter un affront sans colère, qu'elle n'en pourrait retirer de dix jours de jeûne au pain et à l'eau.

Il y a trois choses, dit saint Bernard, que doit travailler à acquérir celui qui tend à la sainteté, savoir :

1. ne pas chercher à dominer
2. se soumettre volontiers à tout le monde
3. supporter patiemment les injures

Pourquoi Jésus fut-il humilié ? parce qu'il a voulu souffrir les peines que nous avons méritées.

Des avantages qui accompagnent la maladie p. 182.

Jésus a été brisé pour expier mes crimes. Il m'a donné, ce bon Maître, une excellente leçon : il m'a appris, en se soumettant à tant d'affreux tourments, que le péché ne pouvait rester impuni : il faut qu'il soit puni ou par le pécheur, ou par Dieu lui-même. Si je pleure les péchés que j'ai commis, si j'en fais pénitence, si j'exerce contre moi une sainte colère, je leur donne la punition qu'ils méritent ; si je ne veux pas les punir moi-même de la sorte, Dieu, qui sera mon juge, les punira. Mais malheur à moi ! car il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.

Mais ces plaies de mon Jésus ne me porteront pas seulement à la pénitence et au repentir de mes péchés, elles m'exciteront aussi à la confiance et à l'amour.

Dans la solitude, on trouve Dieu ; dans la solitude, on pense à ses devoirs, on pense à ses péchés, on les pleure et on les déteste ; dans la solitude, on comprend la brièveté du temps, la longueur de l'éternité, la vanité des choses de ce monde, des honneurs, des plaisirs, des richesses ; dans la solitude, on parle à Dieu et Dieu nous parle, on s'entretient cœur à cœur avec lui, on exalte ses grandeurs, on bénit ses miséricordes, on goûte les douceurs de son amour ; dans la solitude, on pense au ciel, on se détache de toutes les choses créées. O solitude ! douce solitude ! heureux celui qui te connaît et qui t'aime !

Pendant mes tentations et mes distractions continuelles, que dois-je faire ? 203-205

Es-tu à la prière avec respect, et dans un vrai désir d'y apporter attention ? il n'en faut pas davantage.

S'impatiser, c'est vouloir ce qu'on n'a pas ou ne pas vouloir ce qu'on a.

Tant qu'on veut le mal qu'on souffre, il n'est point mal ; pourquoi en faire un vrai mal, en cessant de le vouloir ?

Apprenez aujourd'hui, par l'exemple de Jésus-Christ, à garder une paix profonde, un calme inaltérable au milieu des mépris, des contradictions et des mauvais traitements : car là où se trouve la paix, là Dieu vient établir sa demeure. Si donc vous voulez qu'il reste avec vous, ne laissez pas entrer le trouble dans votre âme. Lorsque vous vous sentez assailli par quelque tentation violente, lorsque vous éprouvez au-dedans de vous-même la guerre des passions, lorsque vous voyez vos défauts, vos imperfections, vos rechutes, vos infidélités, vos misères, gardez-vous bien de vous laisser aller au découragement et à l'inquiétude, mais jetez tout simplement un regard plein d'amour

sur Jésus crucifié, et priez-le de vous établir dans cette paix que lui seul peut donner. Ne vous abandonnez pas à la mauvaise humeur lorsqu'on vous fait attendre trop longtemps, qu'on vous contredit, qu'on vous oblige de répéter plusieurs fois une même chose, et qu'on exécute mal vos ordres ; mais gardez toujours la même douceur et la même paix d'âme. Que ce calme profond ne vous quitte point lorsqu'il vous arrive quelque maladie, quelque humiliation, quelque perte de biens, quelque disgrâce imprévue ; pour cela, pensez que Dieu, qui veille sans cesse sur vous, n'a permis toutes ces choses que pour votre plus grand avantage. Surtout, conservez soigneusement cette douce paix, qui est l'apanage des enfants de Dieu, au milieu des désolations et des peines intérieures, des dégoûts, des sécheresses, des tentations de tristesse, de mélancolie, de défiance de la miséricorde de Dieu ; conservez-la au milieu des croix les plus pénibles et des afflictions les plus accablantes. Oh ! que c'est un beau spectacle que celui d'un serviteur de Dieu qui, dans tous les événements de la vie, paraît toujours le même, doux, calme, paisible, parfaitement soumis à la volonté adorable de celui qui dirige tout ! Si on le loue, son cœur ne s'enfle point ; si on le blâme, il promet de mieux faire ; si on le méprise, si on l'humilie, si on l'insulte, il souffre en silence et il pardonne. Toujours la paix est dans son cœur ; elle brille sur son front et dans toute sa personne, et souvent sa présence seule, un simple mot de sa bouche, suffisent pour consoler une âme affligée et lui rendre la paix qu'elle avait perdue depuis longtemps.

Vous vous plaignez de souffrir ! mais avez-vous donc oublié que vous êtes coupables, et que vous avez mérité l'enfer ?

O chrétiens ! si vous saviez ce qu'il m'en coûte de douleurs, de souffrances, de peines intérieures, pour vous arracher à l'enfer, vous comprendriez toute l'étendue de mon amour pour vous ; vous comprendriez le désir ardent que j'éprouve de posséder votre cœur ; vous comprendriez quel affreux malheur c'est de tomber pour une éternité dans l'enfer ; vous comprendriez enfin que la seule chose que vous ayez à faire sur la terre, c'est de me servir et de m'aimer !

Seigneur, donnez à cette créature, tout l'amour dont vous voulez qu'elle vous aime.

Mon fils, j'exaucerai ta prière, de même que j'ai exaucé celle du bon larron, si, comme lui, tu te mets sur la croix. Ce n'est que par la croix qu'on peut aller au ciel ; on ne peut parvenir à cette grande récompense des élus, sans avoir auparavant supporté de grands travaux. Oui, je le répète, on ne peut aller au ciel que par la croix. Prends-la donc, cette croix, et porte-la avec courage, avec humilité et avec amour.

Accordez-moi la grâce de ne sortir de cette vie que lorsque j'aurai fait de vous seul mon désir et qu'il me sera devenu impossible d'aimer autre chose que vous seul.

Ah ! je vous en supplie, quand je me trouverai à l'article de la mort, au moment où mon âme devra sortir de cette vie, accordez-moi par vos mérites la grâce de consacrer mes derniers accents à

répéter : Je vous aime, Jésus et Marie ! Jésus et Marie, je vous donne mon cœur et mon âme. Ainsi soit-il.

Paul tremble, et vous ne voudriez pas trembler ! n'oubliez pas que la sécurité est la mère de la négligence. Il vous serait donc nuisible d'avoir en cette vie une sécurité qui vous ferait négliger le soin de veiller sur vous.

Jésus dit : Consummatum est, comme s'il eût dit : hommes, tout est consommé, tout est accompli ; l'œuvre de votre rédemption est achevée, la justice divine satisfaite, le paradis ouvert ; et voici votre temps, le temps de ceux qui aiment.

Que ceux dont qui sont employés aux actions de la vie active ne désirent point d'en sortir pour s'adonner à la vie contemplative, et que ceux qui contemplent ne quittent point la contemplation, jusqu'à ce que Dieu l'ordonne. Qu' on se taise quand il faut, et qu'on parle quand il en est temps.

O Jésus ! qu'il est terrible de penser qu'un jour je pourrais être à jamais séparé de vous ! qu'il est affreux le sort d'un pauvre pécheur qui vous a offensé, et qui ignore si vous lui avez fait miséricorde ! il voit l'enfer entr'ouvert devant lui, et il ne sait s'il doit espérer en votre bonté ou craindre votre justice.

- Mon fils, mon cher fils, pourquoi tiens-tu un pareil langage ? en quoi ai-je mérité d'être regardé par toi comme un maître dur et sévère ? voilà que je meurs pour ton amour, et tu n'oses point te confier à ma tendresse ! tu m'as offensé, je le sais ; mais tu ne connais donc pas mon cœur ? tu ignores donc encore avec quelle facilité il pardonne au pécheur repentant ? ah ! mon enfant, je t'en conjure, jette-toi avec plus d'abandon entre les bras de ma miséricorde.

- Oui, Seigneur, je comprend que je ne serai jamais plus en paix que lorsque je me reposerai entièrement sur votre miséricorde du soin de mon salut éternel : faites-moi donc la grâce de chasser toujours loin de moi cette crainte servile qui vous représente à mes yeux comme un Dieu prêt à punir les moindres offenses, quoique vous soyez un père plein de tendresse pour vos enfants et de compassion pour leurs faiblesses... Mais, ô mon Dieu ! bon Jésus ! qu'il me soit permis d'épancher tout mon cœur dans le vôtre. Souvent j'éprouve dans votre service des moments de ténèbres intérieurs bien pénibles : alors mon âme se trouble ; il me semble que je ne vous aime plus, que je vous ai été infidèle, que j'ai commis quelque faute mortelle, et je suis tenté de m'abandonner à la mélancolie, de me croire damné, de quitter votre service. Que dois-je donc faire en ces circonstances ?

- Mon enfant, jette les yeux sur ma croix, et commence par faire un bon acte de résignation à ma volonté ; ensuite tâche de t'exciter à la confiance en mon amour. Eh quoi ! mon enfant, crois-tu donc que si j'avais voulu te damner, je serais mort sur une croix, au milieu de tant de tourments ? Ne crains rien, mon cher enfant, ne crains rien ; je t'aime, je t'aime autant qu'il est possible à un Dieu de t'aimer. Si je permets ces troubles, ces ténèbres de ton âme, c'est pour ton bien ; ne crains rien, car je veille sur toi comme sur la prunelle de mon œil. Oh ! si tu savais avec quelle tendresse j'aime une

âme fidèle qui, malgré ses misères et ses imperfections, ne se laisse point aller au trouble, et me dit sans cesse : Mon bon maître, j'ai confiance en vous, et je ne serai pas confondu ! si tu savais de combien de grâces précieuses je t'enrichis, que d'efforts ne ferais-tu pas pour t'établir toi-même solidement dans cette amoureuse confiance en ma bonté !

- O bon Jésus ! vous connaissez le fond de mon cœur, vous savez combien je vous aime et combien je désire ardemment d'aller vous voir dans le ciel : comment se fait-il donc que je craigne la mort, et que je redoute votre jugement ?

- Mon jugement est redoutable sans doute pour les pécheurs endurcis et impénitents ; mais il est doux et plein de miséricorde pour ceux qui m'aiment. Je veux donc que toutes les fois que la pensée du jugement se présentera à ton esprit, tu fasses sur le champ un acte d'abandon de ton sort éternel à ma bonté paternelle : cette marque de confiance de ta part me sera fort agréable, et à toi très utile, parce que jamais personne n'a espéré en moi et a été confondu. Quand à la crainte de la mort, c'est une crainte naturelle ; je l'ai ressentie moi-même, parce que j'étais homme, et que d'ailleurs je voulais te mériter la grâce de la résignation. Elle est produite aussi en toi par l'attache que tu conserves encore pour les créatures : travaille à te détacher de tout, et la mort te paraîtra une chose désirable. Détache-toi de tes richesses, de tes petites jouissances, de tes amis, de ta famille, de tes propres enfants ; confie à mon cœur le soin de tes intérêts, le soin de toutes les personnes qui te sont chères, et alors tu pourras me dire : Seigneur, votre serviteur mourra maintenant en paix, si c'est votre bon plaisir de l'appeler à vous.

- Seigneur Jésus, voyez votre pauvre enfant au pied de votre croix ; jetez sur moi un regard de bonté, et bénissez-moi. Je vous fait le sacrifice de ma vie, et je suis prêt à mourir aussitôt qu'il plaira à votre sainte volonté. Si vous voulez me laisser la vie encore quelque temps, soyez-en béni ; seulement faites-moi la grâce de l'employer à vous aimer et à vous plaire. Si vous voulez que je meure bientôt, soyez pareillement béni. Je me sou mets à la mort, parce que votre volonté est que je meure.

Je veux mourir, afin que, par les angoisses et les douleurs de ma mort, je satisfasse à votre justice divine pour tous les péchés par lesquels j'ai mérité l'enfer.

Je veux mourir, afin de cesser de vous offenser et de vous déplaire dans cette vie.

Je veux mourir, afin de vous prouver ma reconnaissance pour tous les bienfaits et toutes les bontés dont vous m'avez comblé malgré mon indignité.

Je veux mourir, pour vous prouver que j'aime plus votre volonté que la mienne.

Je veux surtout mourir pour aller dans le ciel vous aimer éternellement et de toutes mes forces : car j'espère aller dans ce séjour de bonheur, où je serai certain de ne jamais cesser de vous aimer pendant toute l'éternité.

Que rendrai-je donc à ce bon Jésus ? que lui offrirai-je en échange de ce que j'ai reçu de lui ? Il a offert pour moi l'hostie la plus précieuse qu'il possédât, il s'est offert lui-même ; il convient qu'à mon tour je lui offre ce que j'ai de meilleur, que je lui offre tout mon être. Eh quoi ! quand un Dieu se donne tout à moi, balancerai-je à me donner tout à lui ? Ah ! Seigneur, daignez agréer l'offrande que je vous fais de moi-même. Je n'ai à vous présenter que deux oboles, mon corps et mon âme ;

accordez-moi la grâce de vous en faire généreusement le sacrifice. Le sacrifice de mon corps, par les mortifications, les souffrances, les travaux et les privations ; le sacrifice de mon âme, en mettant à vos pieds ma volonté propre, mes désirs de paraître, mon orgueil, et tout ce qui peut vous déplaire. Je le sais, ô mon Dieu ! ce sacrifice est difficile, pénible, dure à la nature ; mais aidez-moi, et je vous le ferai tout entier, sans aucune réserve, et pour toute ma vie. Recevez ma liberté, ma mémoire, mon intelligence, ma volonté, tout ce que je suis. Si je possède quelque chose, c'est de vous que je le tiens : c'est donc à vous que je le rends, afin que vous en disposiez selon votre bon plaisir. Donnez-moi seulement votre amour et votre grâce, et je serai assez riche.

O mon Jésus ! le premier péché que je dois pleurer, c'est d'être resté tant d'années sans vous servir et vous aimer.

O mon Jésus ! je vous aime, ô aimable infini ! ô vous qui seul m'aimez véritablement ! je ne connais personne qui m'ait aimé plus que vous ; c'est par reconnaissance que je me donne et me consacre tout à vous, qui êtes mon trésor et mon tout.

Je ne suis rien, et je ne puis rien de moi-même ; ce que je possède, je le tiens de Dieu.

Ma bouche est muette devant vous, et mon silence vous parle.

L'humilité s'acquiert par le souvenir de ses misères et de son impuissance pour le bien, et surtout par les humiliations volontaires ; la componction enfin s'entretient dans l'âme par la pensée de l'amour de Dieu pour nous et des péchés commis contre lui.

De l'amour de Dieu et des principaux moyens de l'acquérir. P. 514...

Sainte Catherine nous apprend que tout ce que doit faire celui qui s'exerce à l'oraison, c'est de se conformer à la volonté de Dieu, dans laquelle consiste la plus haute perfection. Pour cela, il faut toujours répéter à Dieu la prière de David : puisque vous voulez que je me sauve, Seigneur, enseignez-moi à faire toujours votre sainte volonté. L'acte d'amour le plus parfait que puisse faire une âme, c'est celui qui fit saint Paul, au moment de sa conversion, lorsqu'il dit : Seigneur, que voulez-vous de moi ? car je suis prêt à le faire. Cet acte a plus de prix que mille jeûnes et mille austérités.

Le véritable maître Avila assure que, dans l'adversité, un seul « Dieu soit béni », vaut mieux que mille remerciements dans les prospérités.

Les vérités éternelles ne s'aperçoivent point avec les yeux de la chair, comme l'on voit les choses visibles de ce monde ; on ne les aperçoit que par la pensée et la réflexion ; c'est ce qu'on appelle l'oraison mentale.

Être vide de soi-même, c'est-à-dire de l'amour de notre corps et de notre propre volonté.

Vous ne faites rien, me dites-vous, en l'oraison. Mais qu'est-ce que vous y voudriez faire, sinon ce que vous y faites, qui est de présenter et de représenter à Dieu votre misère ?

Plus j'apprend à connaître Dieu, plus je vois combien il mérite tout mon amour.

Celui-là plaît à Dieu à qui Dieu plaît, et c'est une marque qu'on l'aime, quand on désire l'aimer.

Une seule chose, mon cher théotime : c'est d'avoir une confiance filiale et sans bornes en sa bonté et en sa miséricorde, c'est de vous abandonner sans réserve à sa divine volonté. Jésus, notre maître, veut que nous agissions avec lui comme avec notre meilleur ami, dans les maladies, dans les désolations intérieures, dans les consolations et les succès, dans les scrupules ; il veut que nous lui recommandions tout ce qui nous concerne, aussi bien que ce qui concerne les personnes que nous aimons ; il veut que nous lui fassions part de nos craintes et de nos espérances, et tout cela avec la plus parfaite simplicité. Soyez donc fidèle dorénavant à vous abandonner avec confiance à l'amour et à la miséricorde de notre bon maître.

1. Dans les maladies. Lorsque vous êtes malade, que vous souffrez à cause de quelque infirmité, approchez-vous de Jésus et dites-lui : tendre ami de mon cœur, voyez combien je souffre, et hâtez-vous de me secourir. Je me sou mets à votre bon plaisir ; si vous voulez que cette maladie dure longtemps, je le veux aussi ; si vous voulez que j'en guérisse, je le veux également. Faites votre volonté, ô mon Dieu, je suis prêt à tout. Je vous offre mes souffrances, et vous demande patience et résignation. Imaginez-vous que vous voyez Notre Seigneur en personne, qu'il vient vous visiter, qu'il s'assied auprès de votre lit, et qu'il vous tient ce langage : mon enfant, me voici pour le faire compagnie et t'apporter des grâces ; tu souffres beaucoup, n'est-ce pas ? – Oh ! oui, mon Dieu, beaucoup. – Serais-tu content d'être délivré de ce mal ? – Oui, sans doute, Seigneur ; mais je ne veux que ce que vous voulez vous-mêmes. – Par cette maladie que je t'ai envoyée, tu m'honores et tu me procures de la gloire ; tu expies tels ou tels péchés de ta vie passée ; tu acquiers tels ou tels mérites ; si néanmoins tu désires en être guéri, tu n'as qu'à parler, et je te guérirai. – Non, non, mon doux Jésus ! que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne. Je m'abandonne à vous : vous savez mieux que moi ce qui me convient.

La confiance et l'amour ne consistent pas dans le sentiment ; mais ils résident dans la volonté. Dès que vous voulez sincèrement avoir confiance en Dieu et l'aimer, il est certain que vous l'aimez et que vous avez confiance en lui.

Une prière humble, confiante, persévérante, fait souvent plus pour la conversion d'une âme qu'un grand nombre d'instructions.

Dans la communion, Dieu veut être désiré.

Jésus dit : j'envisagerai la ferveur que vous souhaiteriez d'avoir, et je vous en tiendrai compte, comme si effectivement vous l'aviez.
